

de vite, de lent, de peureux, de hardi, & d'autres idées pareilles, comparées au besoin, & presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

LES nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement, augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges, il leur donna le change en mille manières, & quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vitesse à la course; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns, & le fleau des autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit

duisit le premier mouvement d'orgueil; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, & se contemplant au premier par son espèce, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

QUOIQUE ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, & qu'il n'eût gueres plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le tems put lui faire appercevoir entre eux, sa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas, & voyant qu'ils se conduisoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur manière de penser & de sentir étoit entièrement conforme à la sienne, & cette importante vérité bien établie dans

dans son esprit, lui fit suivre par un pressentiment aussi sûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures règles de conduite que pour son avantage & sa sûreté il lui convint de garder avec eux.

INSTRUIT par l'expérience que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables, & celles plus rares encore où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas il s'unissoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne, & qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second chacun cherchoit à prendre ses avantages, soit à force

à force ouverte s'il croyoit le pouvoir; soit par adresse & subtilité s'il se sentoit le plus foible.

VOILA comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagements mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit il de prendre un Cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidèlement son poste; mais si un lièvre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, & qu'ayant atteint sa proie il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses Compagnons.

IL est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des Corneilles ou des Singes, qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, durent composer pendant longtems la Langue universelle, à quoi joignant dans chaque Contrée quelques sons articulés, & conventionels dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, & telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses Nations Sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de Siècles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des com-

mence-

mencemens ; car plus les événemens étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

CES premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclaircit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des Cavernes, on trouva quelques sortes de haches de pierres dures, & tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut-là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une sorte de propriété ; d'où peut-être n'acquirent déjà bien des querelles & des Combats. Cependant

comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouvèrent plus court & plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger: & quant à ceux qui avoient déjà des Cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, fans s'exposer à un combat très vif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les Femmes, les Peres & les Enfans; l'habitude de vivre ensemble fit naître

les

les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour Paternel. Chaque famille devint une petite Société d'autant mieux unie que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens; & ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux Séxes, qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires & s'accoutumèrent à garder la Cabane & les Enfans, tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux Séxes commencèrent aussi par une vie un peu plus molle à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur: mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages, en revanche il fut plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

H 3

DANS

DANS ce nouvel état, avec une vie simple & solitaire, des besoins très bornés, & les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'emploierent à se procurer plusieurs fortes de commodités inconnues à leurs Peres; & ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, & la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs Descendans; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amolir le corps & l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, & étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce, & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

ON

ON entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionne insensiblement dans le sein de chaque famille, & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage, & en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnèrent d'eaux ou de précipices des Cantons habités; Des revolutions du Globe détachèrent & coupèrent en Iles des portions du Continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un Idiome commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la Terre ferme. Ainsi il est très possible qu'après leurs premiers essais de Navigation, des Insulaires ayent porté

H 4

parmi

parmi nous l'usage de la parole; & il est au moins très vraisemblable que la Société & les langues ont pris naissance dans les Iles, & s'y font perfectionnées avant que d'être connues dans le Continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les Bois, ayant pris une affiète plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une Nation particulière, unie de mœurs & de caractères, non par des Réglemens & des Loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du Climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de differens sexes habitent des Cabanes voisines, le commerce
passager

passager que demande la Nature en amène bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer differens objets, & à faire des comparaisons; on acquiert insensiblement des idées de mérite & de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre & doux s'insinue dans l'ame, & par la moindre opposition devient une fureur impétueuse: la jalousie s'éveille avec l'amour; la Discorde triomphe, & la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A mesure que les idées & les sentimens se succèdent, que l'esprit & le cœur s'exercent, le Genre-humain continue à s'appriivoiser, les liaisons s'étendent & les liens se

resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les Cabanes ou autour d'un grand Arbre: le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oisifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé soi-même, & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dançoit le mieux; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré, & ce fut là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même tems: de ces premières préférences nâquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie; & la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

Si-

... SÎTÔT que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages, & delà tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plupart des Peuples Sauvages qui

nous

nous font connus; & c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces Peuples étoient déjà loin du premier état de Nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel & qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que lui dans son état primitif, lorsque placé par la Nature à des distances égales de la stupidité des brutes & des lumières funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace; il est retenu par la pitié Naturelle de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. Car, selon l'axiome du sage Locke, *il ne sauroit y avoir d'injure, où il n'y a point de propriété.*

MAIS

MAIS il faut remarquer que la Société commencée & les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive; que la moralité commençant à s'introduire dans les Actions humaines, & chacun avant les Loix étant seul juge & vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de Nature n'étoit plus celle qui convenoit à la Société naissante; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des Loix. Ainsi quoique les hommes fussent devenus moins endurans, & que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque alté-

ra-

ration, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de nôtre amour propre, dut être l'époque la plus heureuse, & la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolu-
 (* 13.) tions, le meilleur à l'homme, (* 13.) & qu'il n'en a du sortir que par quelque funeste hazard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le Genre-humain étoit fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du Monde, & que tous les progrès ulterieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'espèce.

TANT

TANT que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques Canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique ; En un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécutent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur Nature, & continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce independant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours
 d'un

d'un autre ; dès qu'on s'aperçut, qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, Le travail devint nécessaire & les vastes forêts se changèrent en des Campagnes riantes qu'il falut arroser de la sueur des hommes, & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misère germer & croître avec les moissons.

LA Métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poète, c'est l'or & l'argent, mais pour le Philosophe ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes, & perdu le Genre-humain; aussi l'un & l'autre étoient-ils inconnus aux Sauvages de l'Amérique qui pour cela sont toujours demeurés tels; les autres Peuples semblent même

me

me être restés Barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces Arts sans l'autre; & l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plutôt, du moins plus constamment, & mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

Il est très difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître & employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils aient imaginé d'eux mêmes de tirer la matière de la mine & de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de sçavoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel que les mines ne se forment que

I

dans

dans des lieux arides, & dénués d'arbres & de plantes, de sorte qu'on diroit que la Nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque Volcan qui, vomissant des matières métalliques en fusion, aura donné aux Observateurs l'idée d'imiter cette opération de la Nature; encore faut-il leur supposer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible & envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer; ce qui ne convient guères qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

QUANT à l'agriculture, le principe en fut connu longtems avant que la pratique en fût établie, & il n'est guères possible que les hommes sans cesse occupés à tirer leur sub-

sistan-

sistance des arbres & des plantes n'eussent eussent promptement l'idée des voyes, que la Nature employe pour la génération des Végétaux; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres qui avec la chasse & la pêche fournissoient à leur nourriture, n'avoient pas besoin de leurs soins, soit faute de connoître l'usage du bled, soit faute d'instrumens pour le cultiver, soit faute de prévoyance pour le besoin à venir, soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux, on peut croire qu'avec des pierres aiguës, & des bâtons pointus ils commencèrent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs Cabanes, longtems avant de savoir préparer le bled,

I 2.

&

& d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand, sans compter que, pour se livrer à cette occupation & ensemencer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme Sauvage qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'INVENTION des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le Genre-humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il falut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches pour la

con-

consommer; & comme il falut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquîtrent d'un côté le Labourage & l'agriculture, & de l'autre l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

DE la culture des terres s'enfuivit nécessairement leur partage; & de la propriété une fois reconnüe les premières règles de justice: car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose; de plus les hommes commençant à porter leurs veües dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle qu'il est im-

I 3

possible

possible de concevoir l'idée de la propriété naissante d'ailleurs que de la main d'œuvre ; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui donnant droit au Cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fond, au moins jusqu'à la récolte, & ainsi d'année en année, ce qui faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété. Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cères l'épithète de législatrice, & à une fête célébrée en son honneur, le nom de Thesmophories ; ils ont fait entendre par-là que le partage des terres, a produit une nouvelle sorte de droit. C'est-à-dire le droit de propriété différent de celui qui résulte de la Loi naturelle.

LES

LES choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talens eussent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer, & la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte ; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue ; le plus fort faisoit plus d'ouvrage ; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abrèger le travail ; Le Laboureur avoit plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de bled, & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison & que les différences des hommes, développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets,

I 4

&

& commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

LES choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des Richesses, ni tous les détails qui suivent ceux-ci, & que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un coup d'œil sur le Genre-humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

VOILÀ donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour-propre intéressé, la raison rendue active, & l'esprit arrivé presque au terme de la perfection, dont il est susceptible. Voilà toutes

tes

res les qualités naturelles mises en action, le rang & le sort de chaque homme établi, non seulement sur la quantité des biens & le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talens, & ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la considération, il falut bientôt les avoir ou les affecter; Il falut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître devinrent deux choses tout à fait différentes; & de cette distinction sortirent le faste important, la ruse trompeuse, & tous les vices qui en font le cortège. D'un autre côté, de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujéti, pour ainsi dire, à toute la Nature, & surtout à ses semblables dont il

I 5

devient

devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître; riche, il a besoin de leurs services; pauvre, il a besoin de leur secours, & la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien: ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, imperieux & dur avec les autres, & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie

secrete d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance; en un mot, concurrence & rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêt, & toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui; Tous ces maux sont le premier effet de la propriété & le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

AVANT qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses, elles ne pouvoient guères consister qu'en terres & en bestiaux, les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrus en nombre & en étendue au point de couvrir le sol entier & de se toucher tous, les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres, & les surnuméraires que la foi-

bleffe

blesse ou l'indolence avoient empêchés d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches, & de là commencèrent à naître, selon les divers caractères des uns & des autres, la domination & la servitude, ou la violence & les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres, & se servant de leurs anciens Esclaves pour en former de nouveaux, ils ne songèrent qu'à subjuguier & asservir leurs voisins; semblables à ces loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'EST

C'EST ainsi que les plus puissans ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre: c'est ainsi que les usurpations des riches, les Brigandages des Pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux, & méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres. (* c.) La (* c.) Société naissante fit place au plus horrible état de guerre: Le Genre-humain avili & défolé ne pouvant plus retourner sur ses pas ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit

avoit faites & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

*Attonitus novitate mali, divesque misereque,
Effugere optat opes; Et quæ modò voverat, odit.*

IL n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches surtout durent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les fraix, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens, particulier. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assés qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif,

&

& que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux même, que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient guères fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire: c'est moi qui ai bâti ce mur; j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les alignemens, leur pouvoit-on répondre; & en vertu de quoi prétendez vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé? Ignorés vous qu'une multitude de vos freres périt, ou souffre du besoin de ce que vous avés de trop, & qu'il vous falloit un consentement exprès & unanime du Genre-humain pour vous approprier sur la subsistance commune tout ce qui alloit au-delà de la votre? Destitué de raisons va-

lables

lables pour se justifier, & de forces suffisantes pour se défendre; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits; seul contre tous, & ne pouvant à cause des jalousies mutuelles s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain; ce fut d'employer en sa faveur les forces même de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres institutions qui lui fussent aussi favorables que le Droit naturel lui étoit contraire.

DANS cette veüe, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit

armoît tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse, il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. „Unissons nous”, leur dit-il, „pour garantir de l'oppression „les foibles, contenir les ambitieux, & as- „sûrer à chacun la possession de ce qui lui „appartient: Institurons des réglemens de „Justice & de paix auxquels tous soient o- „bligés de se conformer, qui ne fassent ac- „ception de personne, & qui réparent en „quelque sorte les caprices de la fortune en „soumettant également le puissant & le foi- „ble à des devoirs mutuels. En un mot, „au lieu de tourner nos forces contre nous „mêmes, rassemblons les en un pouvoir su- „prême

„ prême qui nous gouverne felon de sages
 „ Loix, qui protège & défende tous les
 „ membres de l'association, repouffe les en-
 „ nemis communs, & nous maintienne dans
 „ une concorde éternelle.

IL en falut beaucoup moins que l'équiva-
 lent de ce Discours pour entraîner des hom-
 mes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs
 avoient trop d'affaires à démêler entre eux
 pour pouvoir se passer d'arbitres, & trop
 d'avarice & d'ambition, pour pouvoir long-
 tems se passer de Maîtres. Tous coururent
 au devant de leurs fers croyant affûrer leur
 liberté; car avec assés de raison pour sentir
 les avantages d'un établissement politique, ils
 n'avoient pas assés d'expérience pour en pre-
 voir les dangers; les plus capables de pref-
 sentir les abus étoient précisément ceux qui
 comp-

comptoient d'en profiter, & les sages même
 virent qu'il faloit se résoudre à sacrifier une
 partie de leur liberté à la conservation de
 l'autre, comme un blessé se fait couper le
 bras pour sauver le reste du Corps.

TELLE fut, ou dut être l'origine de la
 Société & des Loix, qui donnèrent de nou-
 velles entraves au foible & de nouvelle for-
 ces au riche, (* 14.) détruisirent sans retour (* 14.)
 la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la
 Loi de la propriété & de l'inégalité, d'une
 adroite usurpation firent un droit irrévoca-
 ble, & pour le profit de quelques ambitieux
 assujétirent désormais tout le Genre-humain
 au travail, à la servitude & à la misère. On
 voit aisément comment l'établissement d'une
 seule Société rendit indispensable celui de
 toutes les autres, & comment, pour faire

tête à des forces unies , il falut s'unir à fontour. Les Sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement couvrirent bientôt toute la surface de la terre , & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, & soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des Citoyens, la Loy de Nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses Sociétés, où, sous le nom de Droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible & suppléer à la commiseration naturelle, qui, perdant de Société à Société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes

Ames

Ames Cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les Peuples, & qui, à l'exemple de l'être souverain qui les a créés, embrassent tout le Genre-humain dans leur bienveillance.

LES Corps Politiques restant ainsi entre eux dans l'Etat de Nature se ressentirent bientôt des inconveniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir, & cet Etat devint encore plus funeste entre ces grands Corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De là sortirent les Guerres Nationales, les Batailles, les meurtres, les représailles qui font fremir la Nature & choquent la raison, & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens appri-

K 3

rent

rent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables ; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers sans savoir pourquoi ; & il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville , qu'il ne s'en étoit commis dans l'Etat de Nature durant des siècles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du Genre-humain en différentes Sociétés. Revenons à leur institution.

JE fais que plusieurs ont donné d'autres origines aux Sociétés Politiques ; comme les conquêtes du plus puissant ou l'union des foibles ; & le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus
natu-

naturelle par les raisons suivantes. 1. Que dans le premier cas , le Droit de conquête n'étant point un Droit n'en a pu fonder aucun autre , le Conquérant & les Peuples conquis restant toujours entre eux dans l'état de Guerre, à moins que la Nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son Vainqueur pour son Chef. Jusques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que sur la violence, & que par conséquent elles sont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothèse ni véritable Société, ni Corps Politique, ni d'autre Loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* sont équivoques dans le second cas ; que dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du Droit de propriété ou de premier occupant,

& celui des Gouvernemens politiques, le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parcequ'en effet un homme n'avoit point avant les Loix d'autre moyen d'affujeter ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien.

3. Que les Pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs Biens, il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal, qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

LE

LE Gouvernement naissant n'eût point une forme constante & régulière. Le défaut de Philosophie & d'expérience ne laissoit apercevoir que les inconvéniens présens, & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs, l'Etat Politique, demeura toujours imparfait, parcequ'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le tems en découvrant les défauts, & suggérant des remèdes, ne put jamais réparer les vices de la Constitution; On racommodoit sans cesse, au lieu qu'il eut fallu commencer par n'étoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux, comme fit Licurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon Edifice. La Société ne consista d'abord qu'en quelques conventions gé-

K 5

nérales

nérales que tous les particuliers s'engageoient à observer, & dont la Communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible, & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtement des fautes dont le Public feul devoit être le témoin & le juge; il fallut que la Loi fût éludée de mille manières; il fallut que les inconvéniens & les défords se multipliaffent continuellement, pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du Peuple: car de dire que les Chefs furent choisis, avant que la confédération fût faite, & que les Ministres des Loix existèrent avant les

Loix

Loix mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

IL ne feroit pas plus raisonnable de croire que les Peuples se font d'abord jettés entre les bras d'un Maître absolu, sans conditions & sans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se font ils donné des supérieurs, si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, & protéger leurs biens, leurs libertés, & leurs vies, qui font, pour ainsi dire, les élémens constitutifs de leur être? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre

les

les mains d'un Chef des seules choses pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours ? Quel équivalent eût il pû leur offrir pour la concession d'un si beau Droit ; & , s'il eût osé l'exiger sous le prétexte de les défendre , n'eût il pas aussitôt reçu la réponse de l'Apologue ; Que nous fera de plus l'ennemi ? Il est donc incontestable , & c'est la maxime fondamentale de tout le Droit Politique , que les Peuples se sont donné des Chefs pour défendre leur liberté & non pour les asservir. *Si nous avons un Prince* , disoit Plin à Trajan , c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un Maître.

LES politiques font sur l'antour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont faits sur l'Etat de Nature ; par les choses qu'ils voyent ils jugent des choses très différentes

rentes qu'ils n'ont pas vues , & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la fermeté par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur , sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu , dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même , & dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton Pais , disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis , mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

COMME un Coursier indompté hérissé ses crins , frappe la terre du pied & se débat impétueusement à la seule approche du mors , tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge & l'éperon , l'homme barbare ne plie

plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure, & il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des Peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les Peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je fais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouissent dans leurs fers, *h& que miserrimam servitutem pacem appellant*: mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance, & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu; quand je vois des Animaux nés libres & abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leur prison;

prison; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nus mépriser les voluptés Européennes & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des Esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

QUANT à l'autorité Paternelle dont plusieurs ont fait dériver le Gouvernement absolu & toute la Société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du Despotisme que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande; que par la Loi de Nature le Pere n'est le maître de l'Enfant qu'aussi longtems que son secours lui est nécessaire, qu'au-delà de ce terme ils devien-

deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du Pere, ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance; car la reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir Paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force: un individu ne fut reconnu pour le Pere de plusieurs que quand ils restèrent assemblés autour de lui; Les biens du Pere, dont il est véritablement le Maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets ayent quelque

quelque faveur semblable à attendre de leur Despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils possèdent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien; il fait justice quand il les dépouille; il fait grace quand il les laisse vivre.

EN continuant d'examiner ainsi les faits par le Droit, on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement volontaire de la Tyrannie, & il seroit difficile de montrer la validité d'un contrat qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce Systême odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des Sages &

L

bons

bons Monarques, & surtout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits & en particulier dans le passage suivant d'un Ecrit célèbre, publié en 1667. au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc point que le Souverain ne soit pas sujet aux Loix de son Etat, puis que la proposition contraire est une vérité du Droit des Gens que la flaterie a quelques fois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendus comme une divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le Sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume est qu'un Prince soit obéi de ses Sujets, que le Prince obéisse à la Loi, & que la Loi soit droite & toujours dirigée au bien public.* Je ne m'arrêterai point à rechercher si, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est

n'est pas dégrader sa Nature, se mettre au niveau des Bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'Auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un Maître féroce ou insensé, & si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonoré son plus bel ouvrage. Je demanderai seulement de quel Droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes?

PUFENDORFF dit que tout de même

qu'on transfère son bien à autrui par des conventions & des Contrats, on peut aussi se dépoüiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement; car premièrement le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fait étrangère, & dont l'abus m'est indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté, & je ne puis sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime: De plus, le Droit de propriété n'étant que de convention & d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède: mais il n'en est pas de même des Dons essentiels de la Nature, tels que la vie & la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, & dont il est au moins douteux qu'on

ait

ait Droit de se dépoüiller: En s'ôtant l'une on dégrade son être; en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce seroit offenser à la fois la Nature & la raison que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence seroit très grande pour les Enfants qui ne jouissent des biens du Pere que par transmission de son droit, au-lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la Nature en qualité d'hommes, leurs Parens n'ont eu aucun Droit de les en dépoüiller; de sorte que comme pour établir l'Esclavage, il a fallu faire violence à la Nature, il a fallu la changer pour perpetuer ce Droit; Et les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que

L 3

l'en-

l'enfant d'une Esclave naîtroit Esclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme.

IL me paroît donc certain que non seulement les Gouvernemens n'ont point commencé par le Pouvoir Arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui les ramène enfin à la seule Loi du plus fort dont ils furent d'abord le remède, mais encore que quand même ils auroient ainsi commencé, ce pouvoir étant par sa Nature illégitime, n'a pu servir de fondement aux Droits de la Société, ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

SANS entrer aujourd'hui dans les recherches qui sont encore à faire sur la Nature du Pacte fondamental de tout Gouvernement, je me borne en suivant l'opinion commune

mune à considérer ici l'établissement du Corps Politique comme un vrai Contract entre le Peuple & les Chefs qu'ils se choisit; Contract par lequel les deux Parties s'obligent à l'observation des Loix qui y sont stipulées & qui forment les liens de leur union. Le Peuple ayant, au sujet des relations Sociales, réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de Loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat sans exception, & l'une desquelles règle le choix & le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la Constitution, sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les Loix & leurs Ministres,

& pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat, de son côté, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié que selon l'intention des Commettans, à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

AVANT que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes le plus intéressés; car la Magistrature & ses Droits n'étant établis que sur les Loix fondamentales, aussitôt qu'elles seroient détruites, les

Ma-

Magistrats cesseroient d'être legitimes, le Peuple ne seroit plus tenu de leur obéir, & comme ce n'auroit pas été le Magistrat, mais la Loi qui auroit constitué l'essence de l'Etat, chacun rentreroit de Droit dans sa liberté Naturelle.

POUR peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons, & par la Nature du Contract on verroit qu'il ne fauroit être irrévocable: car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des Contractans; ni les forcer à remplir leurs engagements réciproques, les Parties demeureroient seules juges dans leur propre cause, & chacune d'elles auroit toujours le Droit de renoncer au Contract, sitôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou

K 5

qu'el-

qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le Droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages du Contract, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité ; à plus forte raison le Peuple, qui paye toutes les fautes des Chefs, devroit avoir le Droit de renoncer à la Dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervint pour donner à l'autorité Souveraine

raîne un caractère sacré & inviolable qui ôtât aux sujets le funeste Droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler : mais suivons le fil de notre hypothèse.

LES diverses formes des Gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'Institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses, ou en crédit ? il fut seul élu Magistrat, & l'Etat devint Monarchique ; si plusieurs à peu près égaux entre-eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une Aristocratie ;

tie; Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'Etat de Nature, gardèrent en commun l'Administration suprême, & formèrent une Démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux Loix, les autres obéirent bientôt à des Maîtres. Les Citoyens voulurent garder leur liberté, les sujets ne songèrent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les Conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

DANS ces divers Gouvernemens, toutes les Magistratures furent d'abord Electives, & quand

quand la Richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un Ascendant Naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le sang froid dans les délibérations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Spartes, le Sénat de Rome, & l'Etymologie même de notre mot *Seigneur* montrent combien autrefois la Vieillesse étoit respectée. Plus les Elections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras se faisoient sentir; les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les partis s'aigrirent, les Guerres civiles s'allumèrent, enfin le sang des Citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, & l'on fut à la veille de retomber dans l'Anarchie des tems antérieurs. L'ambition des Princi-

)poux

peux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le Peuple déjà accoutumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie, & déjà hors d'Etat de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité ; & c'est ainsi que les Chefs devenus héréditaires s'accoutumèrent à regarder leur Magistrature comme un bien de famille, à se regarder eux mêmes comme les propriétaires de l'Etat dont il n'étoient d'abord que les Officiers, à appeller leurs Concitoyens leurs Esclaves, à les compter comme du Betail au nombre des choses qui leur appartenoient, & à s'appeller eux mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons

verons que l'établissement de la Loi & du Droit de propriété fut son premier terme ; l'institution de la Magistrature le second ; que le troisième & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire ; en sorte que l'état de riche & de pauvre fut autorisé par la première Epoque, celui de puissant & de foible par la seconde, & par la troisième celui de Maître & d'Esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, & le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le Gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès il faut moins considérer les motifs de l'établissement du Corps Politique, que la forme qu'il prend dans son exécution & les in-

con-

conveniens qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales, font les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; & comme, excepté la seule Sparte, où la Loi veilloit principalement à l'éducation des Enfans, & où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensoient presque d'y ajoûter des Loix, les Loix en général moins fortes que les passions contiennent les hommes sans les changer; il seroit aisé de prouver que tout Gouvernement qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution, auroit été institué sans nécessité, & qu'un Pays où personne n'éluderoit les Loix & n'abuseroit de la Magistrature, n'auroit besoin ni de Magistrats ni de Loix.

LES distinctions Politiques amènent nécessairement

fairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le Peuple & ses Chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille manières selon les passions, les talens & les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en ceder quelque partie. D'ailleurs, les Citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition & regardant plus au-dessous qu'au dessus d'eux, la Domination leur devient plus chère que l'indépendance, & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander, & le Politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne vou-

M droient

droient qu'être Libres; mais l'inégalité s'étend fans peine parmi des ames ambitieuses & lâches, toûjours prêtes à courrir les risques de la fortune, & à dominer ou fervir presque indifféremment selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un tems où les yeux du Peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, fois Grand toi & toute ta race, aussi-tôt il paroïssoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux, & ses Descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui; plus la cause étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illustre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails

tails, j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les Particuliers (* 15.) sitôt que (* 15.) réunis en une même Société ils sont forcés de se comparer entre eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs espèces; mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la Puissance & le mérite personnel, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la Société, je prouverois que l'accord ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué: Je ferois voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalité, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la dernière à la-

quelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque Peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce désir universel de réputation, d'honneurs, & de préférences, qui nous dévore tous, exerce & compare les talens & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien rendant tous les hommes concurrents, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, & de catastrophes de toute espèce en faisant courir la même lice à tant de Prétendants: Je montre-

rois

rois que c'est à cette ardeur de faire parler de foi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos Sciences & nos erreurs, nos Conquérens & nos Philosophes, c'est-à-dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans & de riches au faite des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misère, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le Peuple cessoit d'être misérable.

M 3

MAIS

MAIS ces détails feroient seuls la matière d'un ouvrage considérable dans lequel on péferoit les avantages & les inconveniens de tout Gouvernement, relativement aux Droits de l'Etat de Nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, & pourra se montrer dans les Siècles selon la Nature de ces Gouvernemens, & les révolutions que le tems y aménera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors; On verroit l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais savoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter. On verroit les Droits des Citoyens & les

les libertés Nationales s'éteindre peu à peu, & les réclamations des foibles traitées de murmures féditieux. On verroit la politique restreindre à une portion mercenaire du Peuple l'honneur de défendre la cause commune: On verroit de là fortir la nécessité des impôts, le Cultivateur découragé quitter son champ même durant la Paix & laisser la charüe pour ceindre l'épée. On verroit naître les règles funestes & bizarres du point-d'honneur: On verroit les défenseurs de la Patrie en devenir tôt ou tard les Ennemis, tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens, & il viendroit un tems où l'on les entendroit dire à l'oppresser de leur Pays.

*PECTORE si fratris gladium juguloque parentis
Condere me jubeas, gravidæ que in viscera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.*

DE l'extrême inégalité des Conditions & des fortunes, de la diversité des passions & des talens, des arts inutiles, des arts pernicious, des Sciences frivoles fortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raison, au bonheur, & à la vertu; on verroit fomenter par les Chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les désunissant; tout ce qui peut donner à la Société un air de concorde apparente & y semer un germe de division réelle; tout ce qui peut inspirer aux différens ordres une défiance & une haine mutuelle par l'opposition de leurs Droits & de leurs intérêts, & fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'EST du sein de ce désordre & de ces révolutions que le Despotisme élevant par degrés sa tête hideuse & dévorant tout ce qu'il

qu'il auroit apperçu de bon & de fain dans toutes les parties de l'Etat, parviendroit enfin à fouler aux pieds les Loix & le Peuple, & à s'établir sur les ruines de la République. Les tems qui précéderoient ce dernier changement feroient des tems de troubles & de calamités: mais à la fin tout seroit englouti par le Monstre; & les Peuples n'auroient plus de Chefs ni de Loix, mais seulement des Tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu; car partout où régne le Despotisme, *cui ex honesto nulla est spes*, il ne souffre aucun autre maître; sitôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à consulter, & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux Esclaves.

C'EST ici le dernier terme de l'inégalité,

& le point extrême qui ferme le Cercle & touche au point d'où nous sommes partis : C'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux parce qu'ils ne sont rien, & que les Sujets n'ayant plus d'autre Loi que la volonté du Maître, ni le Maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien, & les principes de la justice s'évanouissent de recherches. C'est ici que tout se ramène à la seule Loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel Etat de Nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'Etat de Nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le Contrat de Gouvernement est tellement dissous par le Despotisme, que le Despote n'est le Maître qu'aussi

qu'aussi longtems qu'il est le plus fort, & que sitôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il dispoit la veüe des vies & des biens de ses Sujets. La seule force le maintenoit, la seule force le renverse ; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre Naturel ; & quelque puisse être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui, mais seulement de sa propre imprudence, ou de son malheur.

EN découvrant & suivant ainsi les routes oubliées & perdues qui de l'état Naturel ont dû mener l'homme à l'état Civil ; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le tems qui me presse

preffe m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées; tout Lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale & de Politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le Genre-humain d'un âge n'étant pas le Genre-humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus: Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle, & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt. En un mot, il expliquera comment

l'ame

l'ame & les passions humaines s'altérant insensiblement, changent pour ainsi dire de Nature; pourquoi nos besoins & nos plaisirs changent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouissant par degrés, la Société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels & de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la Nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement: L'homme Sauvage & l'homme policé différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & rester oisif, & l'ataraxie même du Stoïcien

n'ap-

n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le Citoyen toujours actif suë, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection, & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel Spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareil-

le

le vie qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudroit que ces mots, *puissance* & *réputation*, eussent un sens dans son esprit, qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux & contents d'eux mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences: le Sauvage vit en lui-même; l'homme sociable toujours hors de lui ne fait vivre que dans l'opinion des autres; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien &

mille

le mal, avec de si beaux discours de morale ; comment tout se réduisant aux apparences, tout devient factice & joué ; honneur ; amitié, vertu, & souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point-là l'état originel de l'homme, & que c'est le seul esprit de la Société & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

J'AI

J'AI tâché d'exposer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établissement & l'abus des Sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la Nature de l'homme par les seules lumières de la raison, & indépendamment des Dogmes sacrés qui donnent à l'autorité Souveraine la Sanction du Droit Divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité étant presque nulle dans l'Etat de Nature, tire sa force & son accroissement du développement de nos facultés & des progrès de l'Esprit humain, & devient enfin stable & légitime par l'établissement de la propriété & des Loix. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul droit positif, est contraire au Droit Naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité Physique ; distinc-

N

tion

tion qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la forte d'inégalité qui regne parmi tous les Peuples policés; puisqu'il est manifestement contre la Loi de Nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduise un homme sage, & qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.



NOTES.

NOTES.

DEDICACE pag. x.

(* 1.) Herodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les sept libérateurs de la Perse s'étant assemblés pour délibérer sur la forme de Gouvernement qu'ils donneroient à l'Etat, Otanés opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les grands craignent plus que la mort une forte de Gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanés, comme on peut bien croire, ne fut point écouté, & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir ni commander, ceda volontairement aux autres Concurrens son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & sa postérité, ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce Privilège, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanés, ne reconnoissant aucune forte de Loi & n'ayant de compte à rendre à

N 2 personne

personne, auroit été tout puissant dans l'État & plus puissant que le Roi-même. Mais il n'y avoit guères d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilège, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le Royaume, ni par le sage Otanés, ni par aucun de ses descendans.

P R E F A C E pag. LIII.

(* 2.) Dès mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les Philosophes, parcequ'elles viennent d'une raison solide & sublime qu'eux seuls savent trouver & sentir.

„ Quelque intérêt que nous ayons à nous
 „ connoître nous-mêmes, je ne fais si nous
 „ ne connoissons pas mieux tout ce qui n'est
 „ pas nous. Pourvûs par la Nature, d'orga-
 „ nes uniquement destinés à notre conserva-
 „ tion, nous ne les employons qu'à recevoir
 „ les impressions étrangères, nous ne cher-
 „ chons qu'à nous repandre au dehors, & à
 „ exister

„ exister hors de nous; trop occupés à mul-
 „ tiplier les fonctions de nos sens & à aug-
 „ menter l'étendue extérieure de notre être,
 „ rarement faisons-nous usage de ce sens in-
 „ térieur qui nous réduit à nos vraies di-
 „ mensions, & qui sépare de nous tout ce
 „ qui n'en est pas. C'est cependant de ce sens
 „ dont il faut nous servir, si nous voulons
 „ nous connoître; c'est le seul par lequel
 „ nous puissions nous juger; Mais comment
 „ donner à ce sens son activité & toute son
 „ étendue? Comment dégager notre Ame, dans
 „ laquelle il réside, de toutes les illusions de
 „ notre Esprit? Nous avons perdu l'habitude
 „ de l'employer, elle est demeurée sans exer-
 „ cice au milieu du tumulte de nos sensa-
 „ tions corporelles, elle s'est desséchée par le
 „ feu de nos passions; le cœur, l'Esprit, le
 „ sens, tout a travaillé contre elle. Hist.
 „ Nat. T. 4. p. 151. de la Nat. de l'hom-
 „ me.

D I S C O U R S pag. 10.

(* 3.) Les changemens qu'un long usage de

marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras & les Jambes antérieures des Quadrupèdes, & l'induction tirée de leur manière de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds & ont besoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des Nations Sauvages, telles que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les Enfans, les laissent marcher sur les mains si long-tems qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes Quadrupèdes, & je pourrois entre autres citer celui de cet Enfant qui fut trouvé en 1344. auprès de Hesse où il avoit été nourri par des Loups, & qui disoit depuis à la Cour du Prince Henri, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il falut lui attacher des Pièces

de

de bois qui le forçoient à se tenir debout & en équilibre sur ses deux pieds. Il en étoit de même de l'Enfant qu'on trouva en 1694. dans les forêts de Lithuanie & qui vivoit parmi les Ours. Il ne donnoit, dit Mr. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit Sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a plusieurs années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'affujeter à marcher sur deux pieds, & l'on trouva en 1719. deux autres Sauvages dans les Pyrenées, qui couroient par les montagnes à la manière des quadrupèdes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains dont nous tirons tant d'avantages; outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée des deux manières, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la Nature, & non que la Nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne:

N 4

MAIS

Mais il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipède. Premièrement quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons & cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en feroit pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi: Car après avoir montré la possibilité de ces changemens, il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de Jambes au besoin, c'est la seule observation favorable à ce système, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont; que la manière dont la tête de l'homme est attachée à son corps, au lieu de diriger sa vue horizontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, situation très peu favorable à la conservation de l'individu; que la queue qui lui manque & dont il n'a que faire marchant à deux pieds, est utile aux quadrupèdes, & qu'au-

qu'aucun d'eux n'en est privé; que le sein de la femme, très bien situé pour un bipède qui tient son enfant dans ses bras, l'est si mal pour un quadrupède que nul ne l'a placé de cette manière; Que le train de derrière étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que marchant à quatre nous nous traînons sur les genoux, le tout eût fait un Animal mal proportionné & marchant peu commodément; Que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, favoir celle qui joint le Canon au Tibia; & qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la pluralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon, & ses Articulations avec le Métatarse & le Tibia trop rapprochées pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupèdes. L'exemple des Enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées ni les membres raffermis, ne conclud

clud rien du tout, & j'aimerois autant dire que les chiens ne font pas destinés à marcher, parcequ'ils ne font que ramper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes, même des Nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pû rien imiter d'elles. Un Enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa Nourrice en s'exerçant à marcher comme elle; l'habitude lui aura pû donner des facilités qu'il ne tenoit point de la Nature; & comme des Manchots parviennent à force d'exercice à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains, il fera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Pag. 13.

(* a.) S'il se trouvoit parmi mes Lecteurs quelque assés mauvais Physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette ferti-

fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant.

„ Comme les végétaux tirent pour leur
 „ nourriture beaucoup plus de substance de
 „ l'air & de l'eau qu'ils n'en tirent de la ter-
 „ re, il arrive qu'en pourrissant ils rendent à
 „ la terre plus qu'ils n'en ont tiré; d'ailleurs
 „ une forêt determine les eaux de la pluye
 „ en arrêtant les vapeurs. Ainsi dans un bois
 „ que l'on conserveroit bien longtems sans y
 „ toucher, la couche de terre qui fert à la
 „ végétation augmenteroit considérablement;
 „ mais les Animaux rendant moins à la ter-
 „ re qu'ils n'en tirent, & les hommes faisant
 „ des consommations énormes de bois & de
 „ plantes pour le feu & pour d'autres usa-
 „ ges, il s'enfuit que la couche de terre vé-
 „ gétale d'un pays habité doit toujours dimi-
 „ nuer & devenir enfin comme le terrain de
 „ l'Arabie Pétrée, & comme celui de tant
 „ d'autres Provinces de l'Orient, qui est en
 „ effet le Climat le plus anciennement habi-
 „ té, où l'on ne trouve que du Sel & des
 „ Sables; Car le Sel fixe des Plantes & des
 „ Animaux reste, tandis que toutes les autres
 „ par-

„ parties se volatilisent. Mr. de Buffon Hist.
„ Nat.

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres & de plantes de toute espèce, dont étoient remplies presque toutes les Isles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers siècles, & par ce que l'histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abbatre par toute la terre à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes. L'une que s'il y a une sorte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de Mr. de Buffon, ce sont surtout les bois, dont les têtes & les feuilles rassemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs que ne font les autres plantes. La seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire, la perte de la substance propre à la végétation doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée, & que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espèce. Ma troisième & plus importante remarque est que

que les fruits des Arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux, expérience que j'ay faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de chataigners & l'autre semé de bled.

Pag. 13.

(* 4.) Parmi les Quadrupédés, les deux distinctions les plus universelles des espèces voraces se tirent, l'une de la figure des Dents, & l'autre de la conformation des Intestins. Les Animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le Cheval, le Bœuf, le Mouton, le Lièvre; Mais les Voraces les ont pointues comme le Chat, le Chien, le Loup, le Renard. Et quant aux Intestins, les Frugivores en ont quelques uns, tels que le Colon, qui ne se trouvent pas dans les Animaux voraces. Il semble donc que l'Homme, ayant les Dents & les Intestins comme les ont les Animaux Frugivores, devrait naturellement être rangé dans cette

Classe,

Classe; & non seulement les observations anatomiques confirment cette opinion: mais les monumens de l'Antiquité y sont encore très favorables. „ Dicearque, ” dit St. Jérôme „ rapporte dans ses Livres des Antiquités grecques, que sous le règne de Saturne, „ où la Terre étoit encore fertile par elle-même, nul homme ne mangeoit de Chair, „ mais que tous vivoient des Fruits & des „ Legumes qui croissoient naturellement. (Lib. 2. Adv. Jovinian.) On peut voir par là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proie étant presque l'unique sujet de combat entre les Animaux Carnaciers, & les Frugivores vivant entre eux dans une paix continuelle, si l'espèce humaine étoit de ce dernier genre, il est clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à subsister dans l'Etat de Nature, beaucoup moins de besoin & d'occasions d'en sortir.

Pag. 16.

(* 5.) Toutes les Connoissances qui deman-

mandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquièrent que par l'enchaînement des idées & ne se perfectionnent que successivement, semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme Sauvage, faute de communication avec ses semblables, c'est-à-dire, faute de l'instrument qui sert à cette communication, & des besoins qui la rendent nécessaire. Son savoir & son industrie se bornent à sauter, courir, se battre, lancer une pierre, escalader un arbre. Mais s'il ne fait que ces choses, en revanche il les fait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même besoin que lui; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du Corps & ne sont susceptibles d'aucune Communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendans.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les Nations barbares & Sauvages; elles ne vantent guères moins leur adresse & leur légèreté; & comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'em-

n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires, j'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main :

„ Les Hottentots, dit Kolben, entendent mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habileté est égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anses comme dans les rivières. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson avec la main. Ils sont d'une adresse incomparable à la nage. Leur manière de nager a quelque chose de surprenant & qui leur est tout à fait propre. Ils nagent le corps droit & les mains étendues hors de l'eau, de sorte qu'ils paroissent marcher sur la terre. Dans la plus grande agitation de la mer & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liège.

„ Les Hottentots”, dit encore le même Auteur, „ sont d'une adresse surprenante à la chasse, & la légèreté de leur course passe l'imagination.” Il s'étonne qu'ils ne fassent

pas

pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité, ce qui leur arrive pourtant quelques fois, comme on peut juger par l'exemple qu'il en donne. „ Un matelot Hollandois en débarquant au Cap chargea, dit-il, un Hottentot de le suivre à la Ville avec un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la Troupe, le Hottentot demanda au Matelot s'il favoit courir? Courrir! répond le Hollandois, oui, fort bien. Voyons, reprit l'Affriquain, & fuyant avec le tabac il disparut presque aussitôt. Le Matelot confondu de cette merveilleuse vitesse ne pensa point à le poursuivre & ne revit jamais ni son tabac ni son porteur.

„ Ils ont la vue si prompte & la main si certaine que les Européens n'en approchent point. A cent pas, ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi fol & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer comme nous les yeux sur le but, ils font des mouvemens & des contorsions continues. Il semble que leur pierre soit por-

O

„ tée

„ tée par une main invisible.

LE P. du Tertre dit à peu près sur les Sauvages des Antilles les mêmes choses qu'on vient de lire sur les Hottentots du Cap de Bonne Esperance. Il vante surtout leur justesse à tirer avec leurs flèches les oiseaux au vol & les poissons à la nage, qu'ils prennent ensuite en plongeant. Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force & leur adresse: & voici un exemple qui pourra faire juger de celles des Indiens de l'Amérique Meridionale.

EN l'année 1746. Un Indien de Buenos Aires ayant été condamné aux Galères à Cadix, proposa au Gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit seul le plus furieux Taureau sans autre arme en main qu'une corde, qu'il le terrasseroit, qu'il le feroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit, qu'il le felloit, le brideroit, le monteroit, & combattroit ainsi monté deux autres Taureaux des plus furieux qu'on feroit sortir du Toril-lo, & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'instant qu'on le lui com-
mande-

manderoit & sans le secours de personne; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole & réussit dans tout ce qu'il avoit promis; sur la manière dont il s'y prit, & sur tout le détail du combat, on peut consulter le premier Tome in 12. des Observations sur l'Histoire Naturelle de Mr. Gautier, d'où ce fait est tiré. page 262.

Pag. 20.

(* d.) „ LA durée de la vie des Che-
„ vaux”, dit Mr. de Buffon, „ est comme
„ dans toutes les autres espèces d'animaux
„ proportionnée à la durée du tems de leur
„ accroissement. L'homme, qui est quatorze
„ ans à croître peut vivre six ou sept fois
„ autant de tems, c'est-à-dire, quatre-vingt-
„ dix ou cent ans: Le Cheval, dont l'ac-
„ croissement se fait en quatre ans peut vi-
„ vre six ou sept fois autant, c'est-à-dire,
„ vingt-cinq ou trente ans. Les exemples
„ qui pourroient être contraires à cette règle
„ sont si rares, qu'on ne doit pas même les
„ regarder comme une exception dont on
„ puisse tirer des conséquences; & comme les
„ gros

„ gros chevaux prennent leur accroissement
 „ en moins de tems que les chevaux fins,
 „ ils vivent auffi moins de tems & font vieux
 „ dès l'âge de quinze ans ”.

Pag. 20.

(* 6.) Je crois voir entre les animaux carnaciers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la Note (* 4.) puis que celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les espèces qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connoître à cet égard la destination de la Nature par le nombre des mamelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la première espèce, comme la Jument, la Vache, la Chevre, la Biche, la Brebis, &c. & qui est toujours de six ou de huit dans les autres Femelles, comme la Chienne, la Chate, la Louve, la Tigresse, &c. La Poule, l'Oye, la Canne, qui

qui sont toutes des Oiseaux voraces ainsi que l'Aigle, l'Epervier, la Chouette pondent auffi & couvent un grand nombre d'œufs, ce qui n'arrive jamais à la Colombe, à la Tourterelle ni aux Oiseaux, qui ne mangent absolument que du grain, lesquels ne pondent & ne couvent guères que deux œufs à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence est que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture & étant forcés d'employer beaucoup de tems à se nourrir, ne pourroient suffire à allaiter plusieurs petits, au lieu que les voraces faisant leur repas presque en un instant peuvent plus aisément & plus souvent retourner à leurs petits & à leur chasse, & réparer la dissipation d'une si grande quantité de Lait. Il y auroit à tout ceci bien des observations particulières & des reflexions à faire; mais ce n'en est pas ici le lieu, & il me suffit d'avoir montré dans cette partie le Systême le plus général de la Nature, Systême qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la Classe des animaux carnaciers & de le ranger parmi les espèces frugivores.

O 3

(* 7.)

Pag. 34.

(* 7.) UN Auteur célèbre calculant les biens & les maux de la vie humaine & comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre la vie étoit pour l'homme un affés mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion; il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme Civil: s'il fût remonté jusqu'à l'homme Naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des resultats très différens, qu'il eût apperçû que l'homme n'a guères de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même, & que la Nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de Sciences approfondies, tant d'arts inventés; tant de forces employées; des abimes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des batimens énormes élevés sur la terre, la mer

cou-

couverte de Vaisseaux & de Matelots; & que de l'autre on recherche avec un peu de meditation les vrais avantages qui ont resulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine; on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui régné entre ces choses, & déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nourrir son fol orgueil & je ne fais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible, & que la bienfaisante Nature avoit pris soin d'écarter de lui.

Les hommes sont méchans; une triste & continuelle experience dispense de la preuve; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré; qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point sinon les changemens survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, & les connoissances qu'il a acquises? Qu'on admire tant qu'on voudra la Société humaine, il n'en fera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparens & à se faire en effet tous les

maux imaginables. Que peut on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique préche au corps de la Société, & où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui? Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides & souvent ses propres enfans ne souhaitent la mort en secret; pas un Vaisseau en Mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque Négociant; pas une maison qu'un débiteur ne voulût voir bruler avec tous les papiers qu'elle contient; pas un Peuple qui ne se réjouisse des defastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, & que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre: mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'est que les calamités publiques font l'attente & l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine; j'ai vû des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile, & le grand & funeste incendie de

Lon-

Londres qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je fais que Montagne blâme l'Athenien Démades d'avoir fait punir un Ouvrier qui vendant fort cher des cercueils gagnoit beaucoup à la mort des Citoyens: Mais la raison que Montagne allégué étant qu'il faudroit punir tout le monde, il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance ce qui se passe au fond des cœurs, & qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser & de se détruire mutuellement, & où ils naissent ennemis par devoir & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la Société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres; je répliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'af-

O 5

furer

urer l'impunité, & c'est à quoi les puissans employent toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruses.

L'HOMME Sauvage, quand il a diné, est en paix avec toute la Nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit il quelquesfois de disputer son repas? Il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing; Le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié: mais chez l'homme en Société, ce sont bien d'autres affaires; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire, & puis au superflu; ensuite viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des sujets, & puis des Esclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressans, plus les passions augmentent, &, qui pis est, le pouvoir de les satisfaire; de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors & desolé bien des hommes,

mon

mon Héros finira par tout égorger jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'Univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme Civilisé.

COMPAREZ sans préjugés l'état de l'homme Civil avec celui de l'homme Sauvage, & recherchez, si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins & ses misères, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & à la mort. Si vous considérez les peines d'esprit qui nous consomment, les passions violentes qui nous épuisent & nous défolent, les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la mollesse encore plus dangereuse à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourir les uns de leurs besoins & les autres de leurs excès. Si vous songez aux monstrueux mélanges des alimens, à leurs pernicious affaisonnemens, aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des Vaisseaux dans lesquels on les prépare; si vous faites attention aux maladies épidemi-

ques

ques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse de notre manière de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de nos maisons au grand air, l'usage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les soins que notre sensualité excessive a tournés en habitudes nécessaires & dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé; Si vous mettez en ligne de compte les incendies & les tremblemens de terre qui consumant ou renversant des Villes entières, en font périr les habitans par milliers; en un mot, si vous réunissez les dangers que toutes ces causes rassemblent continuellement sur nos têtes, vous sentirez combien la Nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs; mais je voudrais que les gens instruits voulussent ou osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les Entrepreneurs des vivres & des Hôpitaux; on verroit

verroit que leurs manœuvres non trop secrètes par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de Soldats que n'en moissonne le fer ennemi; C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les Pyrates, soit par le feu, soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie & par conséquent de la Société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, & les punitions mêmes de ces crimes, punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme coutant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espèce humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes & de tromper la Nature? Soit par ces goûts brutaux & dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage, goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne sont nés dans les païs policés que d'une imagination corrompue; soit
par

par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misère de leurs parens ou de la honte barbare de leurs Mères; soit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'existence & toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou ce qui est pis encore, à la brutale jalousie de quelques hommes: Mutilation qui dans ce dernier cas outrage doublement la Nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent, & par l'usage auquel ils sont destinés. Que feroit-ce si j'entreprendois de montrer l'espèce humaine attaquée dans sa source même, & jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la Nature qu'après avoir consulté la fortune, & où le désordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle, & le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remède.

Q'ON

Q'ON ajoute à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abrègent les jours ou détruisent le temperament; tels que sont les travaux des mines, les diverses préparations des métaux, des minéraux, surtout du Plomb, du Cuivre, du Mercure, du Cobalt, de l'Arcenic, du Realgar; ces autres métiers perilleux qui coutent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns Couvreurs, d'autres Charpentiers, d'autres Massons, d'autres travaillant aux carrières; qu'on réunisse, dis-je, tous ces objets, & l'on pourra voir dans l'établissement & la perfection des Sociétés les raisons de la diminution de l'espèce, observée par plus d'un Philosophe.

LE luxe, impossible à prévenir chez des hommes avides de leurs propres commodités & de la considération des autres, achève bientôt le mal que les Sociétés ont commencé, & sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, & dépeuple l'Etat tôt-ou tard.

LE luxe est un remède beaucoup pire que le mal qu'il prétend guerir; ou plutôt, il est lui-même le pire de tous les maux, dans quel-

que

que Etat grand ou petit que ce puisse être, & qui, pour nourrir des foules de Valets & de misérables qu'il a faits, accable & ruine le laboureur & le Citoyen: Semblable à ces vents brulants du midi qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

DE la Société & du luxe qu'elle engendre, naissent les Arts liberaux & mécaniques, le Commerce, les Lettres; & toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie, enrichissent & perdent les Etats. La raison de ce dépérissement est très simple. Il est aisé de voir que par sa nature l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts; parceque son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette règle, qu'en général les Arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité, & que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par où l'on voit ce qu'il faut penser

fer des vrais avantages de l'industrie (& de l'effet réel qui résulte de ses progrès.

TELLES sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées. A mesure que l'industrie & les arts s'étendent & fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du Luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs, pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devoit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du Peuple; plus il faudroit gémir de voir les Campagnes abandonnées, les terres en friche, & les grands chemins inondés de malheureux Citoyens devenus mendiens ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple de l'autre, & que les plus puissantes Monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes, finissent par devenir la proie des Nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir, & qui s'enrichissent

& s'affoiblissent à leur tour, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de Barbares qui durant tant de siècles ont inondé l'Europe, l'Asie, & l'Afrique? Etoit-ce à l'industrie de leurs Arts, à la Sagesse de leurs Loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuse population? Que nos savans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes ferores & brutaux, sans lumières, sans frein, sans éducation, ne s'entre-égorgeoient pas tous à chaque instant, pour se disputer leur pâture ou leur chasse? Qu'ils nous expliquent comment ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une si belle discipline militaire, de si beaux Codes, & de si sages Loix? Enfin pourquoi, depuis que la Société s'est perfectionnée dans les pays du Nord & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paisiblement ensemble,

on

on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grandes choses, savoir les Arts, les Sciences & les Loix, ont été très Sagement inventées par les hommes, comme une peste Salulaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espèce, de peur que ce monde, qui nous est destiné, ne devint à la fin trop petit pour ses habitans.

Quoi donc? Faut-il détruire les Sociétés, anéantir le tien & le mien, & retourner vivre dans les forêts avec les Ours? Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous, à qui la voix celeste ne s'est point fait entendre, & qui ne reconnoissez pour votre espèce d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laisser au milieu des Villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus & vos désirs effrénés; reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique & première innocence; allez

P 2

dans

dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains, & ne craignez point d'avilir votre espèce, en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe & de gland, ni se passer de Loix & de Chefs; Ceux qui furent honorez dans leur premier Pêre de leçons surnaturelles; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent de longtems acquise, la raison d'un precepte indifférent par lui-même & inexplicable dans tout autre Systême: Ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appella tout le Genre-humain aux lumières & au bonheur des celestes Intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, à mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre; ils respecteront les sacrés liens des Sociétés dont ils sont les membres; ils aimeront leurs semblables & les serviront de tout leur pouvoir;

Ils

Ils obéiront scrupuleusement aux Loix, & aux hommes qui en sont les Auteurs & les Ministres; Ils honoreront sur-tout les bons & sages Princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler; Ils animeront le zèle de ces dignes Chefs, en leur montrant sans crainte & sans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir: Mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on desire plus souvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Pag. 35.

(* 8.) P A R M I les hommes que nous connoissons, ou par nous mêmes, ou par les Historiens, ou par les voyageurs; les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée; les uns sont presque tout velus, les autres n'ont pas même

P 3

de

de Barbe; il y a eu & il y a peut-être encore des Nations d'hommes d'une taille gigantesque, & laissant à part la fable des Pygmées qui peut bien n'être qu'une exagération, on fait que les Lapons & sur-tout les Groenlandois sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme; on prétend même qu'il y a des Peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupèdes; Et sans ajoûter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Ctesias, on en peut du moins tirer cette opinion très vraisemblable, que si l'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces tems anciens où les peuples divers suivoient des manières de vivre plus différentes entre elles qu'ils ne sont aujourd'hui, on y auroit aussi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les puissants effets de la diversité des Climats, de l'air, des alimens, de la manière de vivre, des habitudes en général, & sur-

sur-tout la force étonnante des mêmes causes, quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les Voyages, & les conquêtes, réunissent davantage les Peuples divers, & que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué, & par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les Historiens Latins, quoique le tems joint au mélange des Francs & des Normands, blancs & blonds eux mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du Climat, dans la constitution naturelle & le teint des habitans. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire & ont produit en effet dans l'Espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des Bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce

que ces Animaux ne parloient pas, ne feroient point en effet de véritables hommes Sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de Nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

„ On trouve „ dit le traducteur de l'Hist. des Voyages, „ dans le Royaume de Congo „ quantité de ces grands Animaux qu'on nomme *Orang-Outang* aux Indes Orientales, „ qui tiennent comme le milieu entre l'espèce humaine & les Babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mayomba au royaume de Loango, on voit deux fortes de Monstres dont les plus grands se nomment *Pongos* & les autres *Enjokos*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec l'homme; mais ils sont beaucoup plus gros, & de fort haute taille. Avec un visage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, leurs joues, leurs oreilles sont sans poil, à l'exception des sourcils qu'ils ont fort „ longs.

„ longs. Quoiqu'ils aient le reste du corps „ affés velu, le poil n'en est pas fort épais, „ & sa couleur est brune. Enfin, la seule „ partie qui les distingue des hommes est la „ jambe qu'ils ont sans mollet. Ils marchent „ droits en se tenant de la main le poil du „ Cou; leur retraite est dans les bois; Ils „ dorment sur les Arbres, & s'y font une ef- „ péce de toit qui les met à couvert de la „ pluie. Leurs alimens sont des fruits ou „ des noix Sauvages. Jamais ils ne mangent „ de chair. L'usage des Nègres qui traversent les forêts, est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin à leur départ les *Pongos* prennent leur place autour du feu, & ne se retirent pas qu'il ne soit éteint: car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont point affés de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.

„ Ils marchent quelques fois en troupes „ & tuent les Nègres qui traversent les forêts. Ils tombent même sur les éléphants qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent, & les incommodent si fort à coups de poing ou de bâtons qu'ils les forcent à

„ prendre la fuite en poussant des cris. On
 „ ne prend jamais de Pongos en vie; parce
 „ qu'ils sont si robustes que dix hommes ne
 „ suffiroient pas pour les arrêter: Mais les
 „ Nègres en prennent quantité de Jeunes
 „ après avoir tué la Mère, au Corps de la
 „ quelle le petit s'attache fortement: lorsqu'un
 „ de ces Animaux meurt, les autres cou-
 „ vrent son corps d'un Amas de branches ou
 „ de feuillages. Purchas ajoute que dans les
 „ conversations qu'il avoit eues avec Battel,
 „ il avoit appris de lui même qu'un Pongo
 „ lui enleva un petit Nègre qui passa un
 „ mois entier dans la Société de ces Ani-
 „ maux; Car ils ne font aucun mal aux hom-
 „ mes qu'ils surprennent, du moins lorsque
 „ ceux-ci ne les regardent point, comme le
 „ petit Nègre l'avoit observé. Battel n'a
 „ point décrit la seconde espèce de mon-
 „ stre.

„ DAPPER confirme que le Royaume de
 „ Congo est plein de ces animaux qui por-
 „ tent aux Indes le nom d'Orang-Outang,
 „ c'est-à-dire, habitans des bois, & que les
 „ Africains nomment Quojas-Morros. Cette
 „ Bête,

„ Bête, dit-il, est si semblable à l'hom-
 „ me, qu'il est tombé dans l'esprit à quel-
 „ ques voyageurs qu'elle pouvoit être for-
 „ tie d'une femme & d'un singe: chimère
 „ que les Nègres mêmes rejettent. Un de
 „ ces animaux fut transporté de Congo en
 „ Hollande & présenté au Prince d'Orange
 „ Frederic Henri. Il étoit de la hauteur
 „ d'un Enfant de trois Ans & d'un embon-
 „ point médiocre, mais carré & bien pro-
 „ portionné, fort agile & fort vif; les jam-
 „ bes charnues & robustes, tout le devant du
 „ corps nud, mais le derrière couvert de
 „ poils noirs: A la première vue, son visage
 „ ressembloit à celui d'un homme, mais il
 „ avoit le nez plat & recourbé; ses oreilles
 „ étoient aussi celles de l'Espèce humaine;
 „ son sein, car c'étoit une femelle, étoit po-
 „ telé, son nombril enfoncé, ses épaules fort
 „ bien jointes, ses mains divisées en doigts
 „ & en pouces, ses mollets & ses talons gras
 „ & charnus. Il marchoit souvent droit sur
 „ ses jambes, il étoit capable de lever & por-
 „ ter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il
 „ vouloit boire, il prenoit d'une main le
 „ cou-

„ couvercle du pot , & tenoit le fond , de
 „ l'autre. Ensuite il s'effuyoit gracieusement
 „ les lèvres. Il se couchoit pour dormir,
 „ la tête sur un Couffin , se couvrant avec
 „ tant d'adresse qu'on l'auroit pris pour un
 „ homme au lit. Les Nègres font d'étranges
 „ recits de cet animal. Ils assurent non feu-
 „ lement qu'il force les femmes & les filles,
 „ mais qu'il ose attaquer des hommes armés;
 „ En un mot il y a beaucoup d'apparence
 „ que c'est le Satyre des Anciens. Merolla
 „ ne parle peut-être que de ces Animaux
 „ lorsqu'il raconte que les Nègres prennent
 „ quelquefois dans leurs chasses des hommes
 „ & des femmes Sauvages.

Il est encore parlé de ces espèces d'ani-
 maux Antropoformes dans le troisième tome
 de la même Histoire des Voyages sous le
 nom de *Beggos* & de *Mandrills*; mais pour
 nous en tenir aux relations précédentes on
 trouve dans la description de ces prétendus
 monstres des conformités frappantes avec l'es-
 pèce humaine, & des différences moindres que
 celles qu'on pourroit assigner d'homme à hom-
 me. On ne voit point dans ces passages les
 raisons

raisons sur lesquelles les Auteurs se fondent
 pour refuser aux Animaux en question le
 nom d'hommes Sauvages; mais il est aisé de
 conjecturer que c'est à cause de leur stupidi-
 té, & aussi parce qu'ils ne parloient pas; rai-
 sons foibles pour ceux qui savent que quoi-
 que l'organe de la parole soit naturel à
 l'homme, la parole elle-même ne lui est
 pourtant pas naturelle, & qui connoissent jus-
 qu'à quel point sa perfectibilité peut avoir
 élevé l'homme Civil au-dessus de son état
 originel. Le petit nombre de lignes que
 contiennent ces descriptions nous peut faire
 juger combien ces Animaux ont été mal ob-
 servés & avec quels préjugés ils ont été vus.
 Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, &
 cependant on convient qu'ils engendrent.
 Dans dans un endroit Battel dit que les
 Pongos tuent les Nègres qui traversent les
 forêts; dans un autre Purchas ajoute qu'ils
 ne leur font aucun mal, même quand ils les
 surprénnent; du moins lorsque les Nègres ne
 s'attachent pas à les regarder. Les Pongos
 s'assemblent autour des feux allumés par les
 Nègres; quand ceux-ci se retirent, & se reti-
 rent

rent à leur tour quand le feu est éteint; voilà le fait; voici maintenant le commentaire de l'observateur; *Car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrais deviner comment Battel ou Purchas son compilateur a pu savoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un Climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux Animaux, & si les Nègres en allument, c'est moins contre le froid que pour effrayer les bêtes féroces; il est donc très simple qu'après avoir été quelque tems réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuyent de rester toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de tems que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs, on fait que la plupart des Animaux, sans en excepter l'homme, sont naturellement paresseux, & qu'ils se refusent à toutes fortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos dont on vante l'adresse & la force, les Pongos qui savent enterrer leurs

morts

morts & se faire des toits de branchages, ne sachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoiqu'il en soit, il est bien démontré que le Singe n'est pas une variété de l'homme, non seulement parcequ'il est privé de la faculté de parler, mais surtout parcequ'on est sur que son espèce n'a point celle de se perfectionner qui est le caractère spécifique de l'espèce humaine. Experiences qui ne paroissent pas avoir été faites sur le Pongos & l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espèce humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration; mais outre qu'une

seule

seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parcequ'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve, qui devroit constater le fait, pût être tentée innocemment.

Les Jugemens précipités, & qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs sont sans façon des bêtes sous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont sous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les Anciens faisoient des Divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter-là dessus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire, & qui avec toute sa naïveté ne laissoit pas d'être homme d'esprit, qu'au Marchand Battel, à Dapper, à Purchas, & aux autres Compilateurs.

QUEL jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils Observateurs sur l'Enfant trouvé en 1694. dont j'ai déjà parlé ci-devant, qui ne

don-

donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut longtems, continue le même Philosophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proferer quelques paroles, encore le fit-il d'une manière barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au Berceau. Si malheureusement pour lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué son silence & sa stupidité, ils n'eussent pris le parti de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une Ménagerie; après quoi ils en auroient favorablement parlé dans de belles relations, comme d'une Bête fort curieuse qui ressembloit assés à l'homme.

DEPUIS trois ou quatre cens ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du monde & publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages & de relations, je suis persuadé que nous ne connoissons d'hom-

Q

mes

mes que les seuls Européens; encore paroît-il aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les Gens de Lettres, que chacun ne fait guères sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il semble que la Philosophie ne voyage point, aussi celle de chaque Peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées: Il n'y a guères que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours; les Marins, les Marchands, les Soldats, & les Missionnaires; Or on ne doit guères s'attendre que les trois premières Classes fournissent de bons Observateurs, & quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne feroient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pure curiosité, & qui les détourneraient des travaux plus importans auxquels ils se destinent.

D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Évangile
il

il ne faut que du zèle & Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à personne, & qui ne sont pas toujours le partage des Saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères & de mœurs; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun favoit déjà, n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rüe, & que ces traits vrais qui distinguent les Nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de morale, si rebatu par la tourbe Philosophesque, que les hommes sont par tout les mêmes, qu'ayant par tout les mêmes passions & les mêmes vices, il est assés inutile de chercher à caractériser les différens Peuples; ce qui est à peu près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

Q 2

Ne

Ne verra-t-on jamais renaitre ces tems heureux où les Peuples ne se méloient point de Philosopher, mais où les Platons, les Thalés & les Pythagores épris d'un ardent desir de savoir, entreprenoient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, & alloient au loin secouer le joug des préjugés Nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir ces connoissances universelles qui ne sont point celles d'un Siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux, font pour ainsi dire la science commune des sages?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des Savans & des Peintres, pour y dessiner des mafures & déchiffrer ou copier des Inscriptions: mais j'ai peine à concevoir comment dans un Siècle où l'on se pique de belles connoissances il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en genie, tous deux aimant la gloire & aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien & l'autre

l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde; pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de siècles employés à mesurer & considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

LES Academiciens qui ont parcouru les parties Septentrionales de l'Europe & Méridionales de l'Amérique avoient plus pour objet de les visiter en Géometres qu'en Philosophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout à fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les La Condamine & les Maupertuis. Le Jouaillier Chardin qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les Peuples des Indes Orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière & ses nom-

breux habitans, auffi finguliers par leur caractère que par leur couleur, font encore à examiner; toute la terre est couverte de Nations dont nous ne connoiffons que les noms, & nous nous mêlons de juger le genre-humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant & décrivant comme ils savent faire, la Turquie, l'Egipte, la Barbarie, l'Empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & ses côtes Orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les Royaumes de Siam, de Pegu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & sur tout le Japon; puis dans l'autre Hemisphère le Mexique, le Perou, le Chili, les Terres Magellaniques, fans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai s'il étoit possible, le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride & toutes les contrées Sauvages, voyage le plus important de tous & celui qu'il faudroit faire avec le plus de soin; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses

mémo-

mémorables, fissent ensuite à loisir l'Histoire naturelle Morale & Politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous mêmes fortir un monde nouveau de dessous leur plume, & nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre: Je dis que quand de pareils Observateurs affirmeront d'un tel Animal que c'est un homme, & d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelque fois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de refoudre sur d'autres animaux.

Pag. 36.

(* 9.) CELA me paroît de la dernière évidence, & je ne faurois concevoir d'où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prétent à l'homme Naturel. Excepté le seul nécessaire Physique, que la Nature même demande, tous nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des besoins, ou par nos

Q 4

desirs,

desirs, & l'on ne desire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme Sauvage ne desirant que les choses qu'il connoît & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquérir, rien ne doit être si tranquille que son ame & rien si borné que son esprit.

Pag. 47.

(* 10.) JE trouve dans le Gouvernement Civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. „ La fin de la société entre „ le Mâle & la Femelle „, dit ce philosophe, „ n'étant pas simplement de procréer, „ mais de continuer l'espèce; cette société „ doit durer, même après la procréation, „ du moins aussi longtems qu'il est nécessaire pour la nourriture & la conservation des procréés, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Cette règle que la sagesse infinie du créateur a établie sur les „ œuvres

„ œuvres de ses mains, nous voyons que les „ créatures inférieures à l'homme l'observent „ constamment & avec exactitude. Dans ces „ animaux qui vivent d'herbe, la Société entre le mâle & la femelle ne dure pas plus longtems que chaque acte de copulation, parce que les mamelles de la Mère étant suffisantes pour nourrir les petits jusqu'à ce qu'ils soient capables de paître l'herbe, le mâle se contente d'engendrer & il ne se mêle plus après cela de la femelle ni des petits, à la subsistance desquels il ne peut rien contribuer. Mais au regard des bêtes de proie, la Société dure plus longtems, à cause que la Mère ne pouvant pas bien pourvoir à sa subsistance propre & nourrir en même tems ses petits par sa seule proie, qui est une voye de se nourrir & plus laborieuse & plus dangereuse que n'est celle de se nourrir d'herbe, l'assistance du mâle est tout à fait nécessaire pour le maintien de leur commune famille, si l'on peut user de ce terme; laquelle jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher quelque proie ne sauroit subsister que par les soins du Mâle

Q 5

„ &

„ & de la Femelle. On remarque le même
 „ dans tous les oiseaux, si l'on excepte quel-
 „ ques oiseaux Domestiques qui se trouvent
 „ dans des lieux où la continuelle abondance
 „ de nourriture exempte le mâle du soin de
 „ nourrir les petits; on voit que pendant que
 „ les petits dans leur nid ont besoin d'ali-
 „ mens, le mâle & la femelle y en portent,
 „ jusqu'à ce que ces petits-là puissent voler
 „ & pourvoir à leur subsistance.

„ Et en cela, à mon avis, consiste la
 „ principale, si ce n'est la seule raison pour-
 „ quoi le mâle & la femelle dans le Genre-
 „ humain sont obligés à une Société plus
 „ longue que n'entretiennent les autres créa-
 „ tures. Cette raison est que la femme est
 „ capable de concevoir & est pour l'ordina-
 „ re de rechef grosse & fait un nouvel en-
 „ fant, longtems avant que le précédent soit
 „ hors d'état de se passer du secours de ses
 „ parens & puisse lui-même pourvoir à ses
 „ besoins. Ainsi un Père étant obligé de
 „ prendre soin de ceux qu'il a engendrés, &
 „ de prendre ce soin là pendant longtems,
 „ il est aussi dans l'obligation de continuer à
 „ vivre

„ vivre dans la Société conjugale avec la
 „ même femme de qui il les a eus, & de
 „ demeurer dans cette Société beaucoup plus
 „ longtems que les autres créatures, dont les
 „ petits pouvant subsister d'eux mêmes, avant
 „ que le tems d'une nouvelle procréation
 „ vienne, le lien du mâle & de la femelle
 „ se rompt de lui-même & l'un & l'autre se
 „ trouvent dans une pleine liberté, jusqu'à
 „ ce que cette saison qui a coutume de solli-
 „ citer les animaux à se joindre ensemble,
 „ les oblige à se choisir de nouvelles compa-
 „ gnes. Et ici l'on ne sauroit admirer assés
 „ la sagesse du créateur, qui ayant donné à
 „ l'homme des qualités propres pour pour-
 „ voir à l'avenir aussi bien qu'au présent, a
 „ voulu & a fait en sorte que la Société de
 „ l'homme durât beaucoup plus longtems que
 „ celle du mâle & de la femelle parmi les
 „ autres créatures; afin que par-là l'industrie
 „ de l'homme & de la femme fût plus exci-
 „ tée, & que leurs intérêts fussent mieux
 „ unis, dans la vue de faire des provisions
 „ pour leurs enfans & de leur laisser du bien:
 „ rien ne pouvant être plus préjudiciable à
 „ des

„ des Enfans qu'une conjonction incertaine &
 „ vague ou une dissolution facile & frequente
 „ de la Société conjugale.

LE même amour de la vérité qui m'a fait
 exposer sincèrement cette objection, m'excite
 à l'accompagner de quelques remarques, si
 non pour la résoudre, au moins pour l'éclair-
 cir.

1. J'OBSERVERAI d'abord que les preuves
 morales n'ont pas une grande force en matiè-
 re de Physique & qu'elles servent plutôt à
 rendre raison des faits existans qu'à constater
 l'existence réelle de ces faits. Or tel est le
 genre de preuve que Mr. Locke employe
 dans le passage que je viens de rapporter;
 car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce
 humaine que l'union de l'homme & de la
 femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que
 cela ait été ainsi établi par la Nature, autre-
 ment il faudroit dire qu'elle a aussi institué
 la Société Civile, les Arts, le Commerce &
 tout ce qu'on prétend être utile aux hom-
 mes.

2. J'IGNORE où Mr. Locke a trouvé qu'en-
 tre les animaux de proie la Société du Mâle
 &

& de la Femelle dure plus longtems que parmi
 ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'au-
 tre à nourrir les petits: Car on ne voit pas que
 le Chien, le Chat, l'Ours, ni le Loup recon-
 noissent leur femelle mieux que le Cheval,
 le Belier, le Taureau, le Cerf ni tous les
 autres Quadrupèdes ne reconnoissent la leur.
 Il semble au contraire que si le secours du
 mâle étoit nécessaire à la femelle pour con-
 server ses petits, ce feroit sur tout dans les
 espèces qui ne vivent que d'herbe, parce
 qu'il faut fort longtems à la Mère pour pas-
 tre, & que durant tout cet intervalle elle est
 forcée de négliger sa portée, au lieu que la
 proie d'une Ourse ou d'une Louve est dévo-
 rée en un instant & qu'elle a, sans souffrir la
 faim, plus de tems pour allaiter ses petits. Ce
 raisonnement est confirmé par une observa-
 tion sur le nombre relatif de mamelles &
 de petits qui distingue les espèces carnaciè-
 res des frugivores & dont j'ai parlé dans la
 Note, 6. Si cette observation est juste &
 générale, la femme n'ayant que deux ma-
 melles & ne faisant guères qu'un enfant à la
 fois, voilà une forte raison de plus pour
 dou-

douter que l'espèce humaine soit naturellement Carnacière, de sorte qu'il semble que pour tirer la conclusion de Locke, il faudroit retourner tout à fait son raisonnement. Il n'y a pas plus de solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux. Car qui pourra se persuader que l'union du Mâle & de la Femelle soit plus durable parmi les vautours & les Corbeaux que parmi les Tourterelles ? Nous avons deux espèces d'oiseaux domestiques, la Canne & le Pigeon, qui nous fournissent des exemples directement contraires au Système de cet Auteur. Le Pigeon qui ne vit que de grain reste uni à sa femelle, & ils nourrissent leurs petits en commun. Le Canard, dont la voracité est connue, ne reconnoît ni sa femelle ni ses petits, & n'aide en rien à leur subsistance; Et parmi les Poules, espèce qui n'est guères moins carnacière, on ne voit pas que le Coq se mette aucunement en peine de la couvée. Que si dans d'autres espèces le Mâle partage avec la Femelle le soin de nourrir les petits; c'est que les Oiseaux qui d'abord ne peuvent voler & que la Mère ne peut allaiter, sont beaucoup

coup moins en état de se passer de l'assistance du Père que les Quadrupèdes à qui suffit la mamelle de la Mère, au moins durant quelque tems.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke: Car pour savoir si comme il le prétend, dans le pur état de Nature la femme est pour l'ordinaire de rechef grosse & fait un nouvel enfant longtems avant que le précédent puisse pourvoir lui même à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites & que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du Mari & de la Femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite ou la seule impulsion du temperament produisit des effets aussi fréquens dans le pur Etat de Nature que dans celui de la Société conjugale; l'entour qui contribueroit peut-être à rendre les enfans plus robustes, & qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les fem-

femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des Enfans, il y a bien des raisons de croire que leurs forces & leurs organes se développent plus tard parmi nous qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des Parens, les soins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres, la mollesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur Mère, tout contraire & retarde en eux les premiers progrès de la Nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; desorte que, si au-lieu de surcharger & fatiguer d'abord leurs esprits de mille manières, on laissoit exercer leurs Corps aux mouvemens continuels que la Nature semble leur demander, il est à croire qu'ils seroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

4. Enfin

4. Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un Enfant; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, si même elle lui devient inconnue, pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un Enfant qu'il ne fait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a résolu ni prévu la naissance? Mr. Locke suppose évidemment ce qui est en question: Car il ne s'agit pas de savoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appetit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus: Car cette espèce

R

de

de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération exige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenir les nouveaux desirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue, & un autre homme contenir de même la femme, supposé qu'elle soit pressée du même appetit pendant l'état de grossesse, de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si dans l'état de Nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant, l'obstacle à sa Société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la Dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes

bes & d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'Etat de Nature, c'est-à-dire, d'un état où les hommes vivoient isolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis; & ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des Siècles de Société, c'est-à-dire, de ces tems où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres, & où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Pag. 49.

(* b.) JE me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faire sur les avantages & les inconveniens de cette institution des langues; ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré respecte trop ses préjugés pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les Gens à qui l'on n'a point fait un

R 2

Crime

Crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsâ tot linguarum peste & confusione, unam artem callerent mortales, & signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ita comparatum est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm nostra hæc in parte videatur conditio, ut pote quæ promptius & forsan felicius, sensus & cogitationes suas sine interprete significant, quàm ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone.* If. Vossius de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi p. 66.

Pag. 59.

(* II.) PLATON montrant combien les idées de la quantité discrète & de ses rapports sont nécessaires dans le moindres arts, se moque avec raison des Auteurs de son tems qui prétendoient que Palamède avoit inventé les nombres au siège de Troye, comme si, dit ce Philosophe, Agammemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes? En effet, on sent l'impossibilité que la société

société & les arts fussent parvenus où ils étoient déjà du tems du siège de Troye, sans que les hommes eussent l'usage des nombres & du calcul: mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquies d'autres connoissances n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer; les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens & d'exciter les idées que ces noms représentent, mais pour les inventer, il fallut avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être pour ainsi dire familiarisé avec les meditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence & indépendamment de toute autre perception, abstraction très pénible, très métaphisique, très peu naturelle & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il en avoit deux; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet,

R 3

&

& autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit il calculer jusqu'à cinq, & quoi qu'appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement, il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique; Il ne faisoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux; & si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eut peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Pag. 68.

(* 12.) IL ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de soi-même; deux passions très différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation & qui, dirigé dans l'homme par la raison & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, &

né

né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'Amour propre n'existe pas; Car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul Spectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre mérite, il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire, puisse germer dans son ame; par la même raison cet homme ne sauroit avoir ni haine ni desir de vengeance, passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offense reçue; & comme c'est le mépris ou l'intention de nuire & non le mal qui constitue l'offense, des hommes qui ne savent ni s'apprécier ni se comparer, peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles, quand il leur en revient quelque avantage, sans jamais s'offenser réciproque-

R 4

ment.

ment. En un mot, chaque homme ne voyant guères ses semblables que comme il verroit des Animaux d'une autre espèce, peut ravir la proye au plus foible ou ceder la sienne au plus fort, sans envisager ces rapines que comme des événemens naturels, sans le moindre mouvement d'insolence ou de dépit, & sans autre passion que la douleur ou la joye d'un bon ou mauvais succès.

Pag. 116.

(* 13.) C'EST une chose extrêmement remarquable que depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les Sauvages des diverses contrées du monde à leur manière de vivre, ils n'ayent pas pu encore en gagner un seul, non pas même à la faveur du Christianisme; car nos missionnaires en font quelques fois des Chrétiens, mais jamais des hommes Civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs & vivre à notre manière. Si ces pauvres Sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dé-
prava-

pravation de jugement refusent ils constamment de se policer à nôtre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous; tandis qu'on lit en mille endroits que des François & d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces Nations, y ont passé leur vie entière, sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre, & qu'on voit même des Missionnaires sentés regretter avec attendrissement les jours calmes & innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumières pour juger sagement de leur état & du nôtre, je repliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se retorquer contre nous avec plus de force encore; car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur manière de vivre, que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques observations, il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets; R 5 faveur,

favoir, pour foi les commodités de la vie, & la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au-milieu des bois ou à la pêche, ou à souffler dans une mauvaise flûte, sans jamais favoir en tirer un seul ton & sans se soucier de l'apprendre ?

On a plusieurs fois amené des sauvages à Paris, à Londres, & dans d'autres villes; on s'est empressé de leur étaler nôtre luxe, nos richesses, & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux; tout cela n'a jamais excité chés eux qu'une admiration stupide, sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens entre autres de l'Histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la Cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher à lui faire quelque présent qui pût lui plaire, sans qu'on trouvât rien dont il parut se soucier. Nos armes lui sembloient lourdes & incommodés, nos souliers lui bleffoient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout; enfin

on

on s'apperceut qu'ayant pris une couverture de laine, il sembloit prendre plaisir à s'en envelopper les épaules; vous conviendrez, au moins, lui dit-on aussi-tôt, de l'utilité de ce meuble ? Oui, répondit-il, cela me paroît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n'eut il pas dit cela, s'il eût porté l'une & l'autre à la pluye.

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui attachant chacun à sa manière de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre: Et sur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misère que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire à cette dernière objection une réponse à laquelle il n'y ait pas un mot à repliquer, sans alleguer tous les jeunes sauvages qu'on s'est vainement efforcé de Civiliser; sans parler des Groenlandois & des habitans de l'Islande, qu'on a tenté d'élever & nourrir en Dannemarck, & que la tristesse & le desespoir ont tous fait périr, soit de langueur, soit dans la mer où ils avoient tenté

de

de regagner leur pays à la nage ; je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, & que je donne à examiner aux admirateurs de la Police Européenne.

„ Tous les efforts des Missionnaires Hollan-
 „ dois du Cap de Bonne Espérance n'ont ja-
 „ mais été Capables de convertir un seul Hot-
 „ tentot. Van der Stel, Gouverneur du Cap
 „ en ayant pris un dès l'enfance le fit élé-
 „ ver dans les principes de la Religion Chré-
 „ tienne, & dans la pratique des usages de
 „ l'Europe. On le vêtit richement, on lui fit
 „ apprendre plusieurs langues, & ses progrès
 „ répondirent fort bien aux soins qu'on prit
 „ pour son éducation. Le Gouverneur espé-
 „ rant beaucoup de son esprit, l'envoya aux
 „ Indes avec un Commissaire général qui l'em-
 „ ploya utilement aux affaires de la Compag-
 „ nie. Il revint au Cap après la mort du Com-
 „ missaire. Peu de jours après son retour, dans
 „ une visite qu'il rendit à quelques Hottentots
 „ de ses parens, il prit le parti de se dépouil-
 „ ler de sa parure Européenne pour se revê-
 „ tir d'une peau de Brebis. Il retourna au
 „ Fort, dans ce nouvel ajustement, chargé
 „ d'un

„ d'un paquet qui contenoit ses anciens ha-
 „ bits, & les présentant au Gouverneur il lui
 „ tint ce discours *. *Ayez la bonté, Monsieur,*
 „ *de faire attention que je renonce pour toujours à*
 „ *cet appareil. Je renonce aussi pour toute ma*
 „ *vie à la Religion Chretienne, ma resolution est*
 „ *de vivre & mourrir dans la Religion, les ma-*
 „ *nières & les usages de mes Ancêtres. L'unique*
 „ *grace que je vous demande est de me laisser le*
 „ *Collier & le Coutelas que je porte. Je les gar-*
 „ *derai pour l'amour de vous*”. Aussi-tôt sans
 „ attendre la réponse de Van der Stel, il se
 „ déroba par la fuite & jamais on ne le revit
 „ au Cap”. *Histoire des Voyages Tome 5. p. 175.*

Pag. 131.

(* c.) ON pourroit m'objecter que dans un pareil desordre les hommes au-lieu de s'entre-égorgier opiniâtrément se feroient dispersés, s'il n'y avoit point eu de bornes à leur dispersion. Mais premièrement ces bornes eussent au moins été celles du monde, & si l'on pense à l'excessive population qui resulte de l'Etat de Nature, on jugera que la terre dans cette état n'eût pas tardé à être couverte d'hommes

* Voyez le Frontispice.

mes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se feroient dispersés, si le mal avoit été rapide & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain; mais ils naissent sous le joug; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur, & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin, déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés, la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers tems où nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

Pag. 137.

(* 14.) LE Marechal de V*** contoit que dans une de ses Campagnes, les excessives friponneries d'un Entrepreneur des Vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il le tança vertement & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui repondit hardiment le fripon, & je suis bien bien aise de vous dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne fais comment cela se fit, ajoûtoit naïvement le Marechal, mais en effet il ne fut point pen-

pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

Pag. 169.

(* 15.) LA justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'Etat de Nature, quand elle feroit praticable dans la société civile; & comme tous les membres de l'Etat lui doivent des services proportionnés à leurs talens & à leurs forces, les Citoyens à leur tour doivent être distingués & favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien su distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux sortes d'égalité, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les Citoyens indifféremment, & l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoûte l'orateur, bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchans & les gens de bien, s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais premièrement il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dans laquelle on ne fît au-

cune

cune différence des méchans & des gens de bien; & dans les matières de mœurs où la Loy ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de règle au Magistrat, c'est très sagement que, pour ne pas laisser le sort ou le rang des Citoyens à sa discretion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des Actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des Anciens Romains qui puissent supporter des Censeurs, & de pareils tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous: C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchans & les gens de bien; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux; mais le peuple est le véritable juge des mœurs; juge intègre & même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelques fois, mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des Citoyens doivent donc être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la Loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'Etat & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.

ERRATA

E R R A T A.

D E D I C A C E.

Pages.	Lignes	—	lisés	—
	à plusieurs reprises	état	—	Etat
VII.	6.	<i>obscures</i>		<i>obscures.</i>
XIV.	11.	seulement		seulement
XXII.	9	} Magnifiques, très hon. &c.	}	Doivent être en Capitales
	10			
XXIII.	7.	heureux - - -		heureuse
XXXII.	9.	ferez - - -		feriez
XXXIII.	9.	modesté, - - -		modeste
XLI.	12.	le - - -		les
XLVII.	7.	donc - - -		il faut le retrancher

D I S C O U R S.

24.	-	3.	trouvent - - -	trouvent-ils
34.	-	3.	détems - - -	de tems
		4.	la quelle - - -	laquelle
38.	-	14.	matin - - -	main
		15.	connoissances, nécessaires	connoissances necessaire
46.	-	16.	ces - - -	ses
61.	-	7.	conditions, - - -	conditions.
62.	-	8.	exstience - - -	existence
70.	-	9.	comme un être,	pour un Etre
76.	-	7.	pourroient - - -	pouvoient
148.	-	11.	& que	& que

S

AVIS POUR LE RELIEUR.

*Les trois Cartons attachés à cette
demi-feuille doivent être placés pro-
prement, aux pages indiquées.*

58125/411



